





Matthew Henson

**JOURNAL D'UN EXPLORATEUR NOIR
AU PÔLE NORD**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
et préfacé par Kamel Boukir*

Z

S

2021
ZONES SENSIBLES
Pactum serva



PRÉFACE

« NOTE BIEN SUR TON CARNET : LES BLANCS OUBLIENT TOUJOURS... »

À plus d'un siècle de distance, on mesure mal ce que l'attraction des pôles représentait pour son « découvreur », ainsi que la société qui s'y identifiait derrière. À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, l'« explorateur » loué pour ses performances porte sur ses épaules la nation entière. Selon le mot si juste d'Édouard Glissant (1990), on rêve alors à « l'accomplissement du monde », on fantasme sa clôture. Ce magnétisme boréal ne se résorbe pas dans l'appétit de savoir, ultime illusion que la science nourrit à l'égard de ses louables intentions. Déjà, à lui seul le nom du pôle Nord est appel magnétique. Un charme si envoûtant qu'en ce début de XX^e siècle, le philosophe William James (2005, p. 41) pressent que l'on se jette dans l'aventure pour l'« immortalité que confère le pôle ». Nos atlas conservent la trace de ce désir d'immortalité, la coutume voulant que les contrées jusque-là inconnues portent le nom de leur « découvreur ». Et comme à cette époque, peu de territoires restent encore à découvrir hormis les antipodes, ces derniers « découvreurs » s'entichent d'être la pointe avancée du progrès. Ainsi, Robert Edwin Peary a donné son nom à l'extrême nord groenlandais. Pointe terrestre la plus avancée, la Terre de Peary est cette petite péninsule qui mord sur l'océan glacial arctique. Investis de l'idéal de la modernité qui marche d'un pas déterminé, ces ultimes conquérants vont au-devant d'une maîtrise de la nature qu'on croit encore absolue. Cette fascination plonge ses racines au plus profond de ce qui tend l'imaginaire instituant de l'Occident : le vertige d'une connaissance totalisante et la capture des « terres sans maître » (Fitzmaurice, 2003). Ce pouvoir de nommer se fait éponyme quand il s'incarne dans le nom d'un seul. Dans le sillage des explorateurs Ernest Shackleton, Robert Falcon Scott, Frederick Cook, Fridtjof Nansen, Robert Peary et tant d'autres, ce sont les dernières contrées du globe qui sont enfin foulées par l'homme. La postérité nous a familiarisés à ces

portraits d'hommes au caractère bien trempé qui jouent de leur volonté de fer pour venir à bout des pires affres des glaces. Mais cet élan élogieux n'est pas simplement douteux en ce qu'il est écrit sous le signe de la certitude, depuis la position rétrospective du contemporain qui regarde le passé avec des yeux éblouis, sous l'empire de la fascination pour les aventures périlleuses qui ne cèdent en rien à la domination de la nature. Surtout, cette façon d'écrire l'histoire éclipse les aléas, les contrecoups et les impasses. Une fois consacrés, les faits victorieux sont comme verrouillés, rétifs à l'exploration, comme s'il était impossible de remonter au stade où tout était encore à faire, les hommes face à un avenir encore à tracer, les cœurs devant l'indétermination du futur.

Jean Malaurie, pour être l'ethnologue français le plus familier de cette région de l'extrême nord, l'*Ultima Thulé*, bordure terrestre du monde connu d'alors, n'échappe pas à cette magie boréale. Personne mieux que lui ne fut en position de savoir que les expéditions polaires au tournant du siècle dernier étaient d'une redoutable précarité, pour la plupart grevées de dramatiques échecs. Or, l'histoire de la conquête des pôles adopte souvent la forme narrative d'une prophétie où l'inexorable efface l'imprévisible, comme si face à leur destin ces héros polaires ne pouvaient qu'en forcer les verrous. Ainsi, le «découvreur» devient ce «héros de Plutarque» (Malaurie, 2000, p. 177): «Robert Peary s'est toujours battu seul pour son pays, tentant de convaincre Washington que son exploration cartographique (...) pouvait être d'une importance géostratégique décisive dans les temps modernes» (Malaurie, 2000, p. 178). Nous voilà enrôlés derrière l'«audace» de l'«explorateur» qui ferraille avec «les chancelleries [qui] n'ont ni l'esprit pionnier ni le sens politique de l'avenir» (Malaurie, 2000, p. 179). Ainsi, dès le début du xx^e siècle, la mémoire est canonisée, figée dans la gangue des glaces pour plus de cent ans. En effet, Peary est celui à qui «on doit de savoir que le Groenland est une île, puisque seul il a pu en faire le tour»¹, titre l'*Excelsior* lors du passage de Peary à Paris le 6 juin 1913, où il est reçu à la Sorbonne par la Société de Géographie. Ce quotidien illustré français, à l'image de ces homologues américains, trace les linéaments d'un oubli. Incapable de penser au pluriel, et en couleur, on arrête l'idée qu'il ne peut y avoir qu'un «seul explorateur»: «Le contre-amiral Peary, dont on n'a pas oublié les glorieuses randonnées polaires et qui est le seul explorateur ayant atteint le pôle Nord, va être quelques semaines notre hôte.» Le fait

a l'allure d'un catéchisme: Robert Peary est «l'homme qui est allé au pôle Nord», «l'explorateur qui a découvert le pôle». L'effacement au principe duquel la «découverte» se résorbe dans le nom d'un seul oblitère les petites mains constamment à l'œuvre dans ces entreprises éminemment collectives. Tout un réseau d'institutions étatiques, mais surtout philanthropiques, commerciales, techniques, politiques, idéologiques et scientifiques rend ces explorations possibles. Sans compter l'irremplaçable soutien physique de ses coéquipiers, chargés de tailler à l'aide de pioches la glace amoncelée par endroits en amas infranchissables, requérant le recours indispensable des Inuits, qui seront constamment à pied d'œuvre pour aider à la chasse, mais aussi pour préparer les peaux d'animaux destinées à la confection des vêtements, ou encore pour concevoir et conduire les traîneaux de chiens.

Ainsi, lorsque le 6 juin 1909, Robert Peary atteint le sommet du monde, un «Noir» et quatre «Esquimaux» l'accompagnent. Ils passent même pour l'avoir devancé. Au prisme de la relation qu'entretiennent Matthew Henson, le «servant noir», et Robert Peary, l'explorateur blanc, cette introduction au *Journal d'un explorateur noir au pôle Nord* revisite l'avènement de l'anthropologie, qui fut tributaire des explorateurs à ses tout débuts pour la collecte des artefacts destinés à peupler les galeries des musées, et dont certains «spécimens» finirent dans des bocaux de formol. En n'éluant rien de la complexité de cette situation historique sans précédent, je rouvre la question morale que les *postcolonial* et *subaltern studies* prennent trop souvent pour acquise: de quelle nature est le lien qui préside à la production de la connaissance de l'Autre? Bien trop souvent, hélas, ces critiques installent la critique du savoir à une échelle macroscopique, si bien que les savants apparaissent comme les vecteurs d'un impérialisme aveugle qui ne se dit pas. Cachés derrière la vocation universaliste de la science, les partisans du savoir sur l'Autre, arc-boutés sur l'instrumentalisation des sociétés non européennes, découvrent au miroir de l'étrangeté de ces sociétés le chemin d'une univocité de l'histoire dont l'Occident doit forcément être l'aboutissement évolutif. Sauf qu'à considérer le mouvement général des grandes découvertes, les grands flux de circulation des hommes, des choses et des pensées, on perd de vue qu'à l'échelle où se vivent les expériences de «découverte», cette rencontre va aussi inaugurer, au sein même de l'exploitation la plus crue, de nouvelles formes de réflexivité de ceux qu'on nomme aujourd'hui les «racisés», précisément parce qu'il leur sera donné d'inventer un langage pour dire l'oppression, et ce faisant, se frayer un chemin de

1. Bibliothèque nationale de France, *Archives de la Société de géographie*, SG colis n°50, notice 4159, .

résistance à l'épreuve de l'élucidation de leur présent. À l'échelle des désirs et des haines, des frustrations et des succès, de la gloire et de l'indignité, de la résilience et de l'abnégation, la complexité des contextes de cette rencontre avec l'Autre ouvre un foisonnement des possibles au rang desquels l'inflexibilité des destins, parfois tragiques, ne se donne plus à lire dans le ciel des idées théoriques, mais à déchiffrer à même l'âpreté du réel, au cœur des déraillements d'une histoire qui ne file plus droit.

L'histoire de la relation interracial entre Robert Peary et Matthew Henson a pour cela quelque chose du cas limite, car elle déjoue les effets du déterminisme, de ce qu'on attendrait d'une rencontre entre un « maître » et son « servant ». Pour Robert Peary, issu d'un milieu plutôt modeste, le pôle Nord est le gage d'une renommée qui ne cesse de l'obséder, comme il le répète inlassablement à sa plus fidèle confidente dans une relation épistolaire ininterrompue, sa mère: « Rappelle-toi, Mère, je dois connaître la gloire » (McGoninal & Woodworth, 2001, p. 512). Mais pour un Noir, les États-Unis de la fin du XIX^e siècle sortent tout juste de la guerre de Sécession. Atteindre le pôle Nord est déjà en soi une gageure. Que ne l'est-elle davantage à imaginer pour un orphelin noir, sans le sou, né dans une Amérique qui abolit l'esclavage à la veille de sa naissance? Mais comment même l'aurait-il désiré alors que quelques années auparavant la simple idée d'un tel exploit n'aurait pu effleurer la pensée d'un Noir né sous le joug de la servitude? Comment a-t-il donc pu se retrouver au sommet du globe alors que la plupart de ses contemporains noirs et ruraux ont pour seuls horizons la plantation, les lynchages, la haine et l'indolente cruauté aveugle à elle-même? Quelle est la spécificité, s'il y en a une, de son histoire? De ses tribulations? Comment croise-t-il un militaire comme Robert Peary qui fréquente les milieux citadins des savants, philanthropes et gentlemen? Mieux, quels changements sociaux adviennent au tournant du XX^e siècle pour permettre à un Noir de s'émanciper des frontières raciales et monter sur la plus haute marche de la terre?

Pour contourner l'écueil hagiographique, il me faudra insister sur le contexte sociopolitique de la « découverte » des pôles. C'est à ce prix que l'on touchera du doigt les angoisses et les passions de ces deux hommes qu'un compagnonnage de près de deux décennies mènera jusqu'au pôle². Ce faisant, l'on verra ce que cette

2. Le propos de cette introduction n'est pas de déterminer si Peary, Henson et les quatre Inuits ont véritablement atteint le pôle Nord. À ce sujet, voir en dernier lieu Denis Rawlins, « Peary, Verifiability and Altered Data », *Dio and The Journal for Hysterical Astronomy*, vol. 1, n° 1, 1994, et surtout l'article « New Evidence Places Peary at the

époque ouvre en terme de possible, plongeant les protagonistes au carrefour de chemins de vie et d'horizons d'attente insoupçonnés jusqu'alors. En retour, il apparaîtra avec plus de clarté que l'écriture de l'histoire (de Certeau, 1975) se travaille toujours en creux, dans des silences et des absences. Ces omissions exilent des portions du *réel* hors de l'écriture conquérante (de Certeau, 1975, p. 9), cartographiant en pointillés des zones mémorielles rétives à la réouverture de l'enquête historiographique. C'est le propre de l'idéologie. Exiler le réel. Les déserts blancs polaires deviennent cette « page blanche (sauvage) où écrire le vouloir occidental » (de Certeau, 1975, p. 10). La canonisation des récits de « découvertes » trace les ornières d'une mémoire où se coule un système de places qui organise un récit autour de l'explorateur, de l'anthropologue, du philanthrope, de l'historien, du civilisé, du « Noir » et du « sauvage », que je veux ici interroger, sans céder pour autant aux sirènes du postcolonialisme qui prend pour assurées les réponses qu'il s'agit précisément d'interroger. Certes, les « explorations » à l'extrême boréal n'ont pu se faire sans le concours de deux absents de l'histoire (de Certeau, 1973): « le Nègre » et « l'Eskimo³ ». Mais dans quelles conditions locales, entre New York et Thulé, la rencontre entre anthropologues, explorateurs et populations indigènes s'est-elle faite, sachant que le contexte nord-américain est hanté par le fantôme des massacres, des épidémies, des déplacements forcés, de l'esclavage et des lynchages (Blackhawk & Wilner, 2018)?

En partant des expériences qui font le quotidien des échanges entre savants, explorateurs, assistants et Inuits dans la production du savoir culturel dans le contexte ségrégationniste nord-américain, cette introduction réfracte à l'échelle des biographies les dilemmes éthiques posés par l'amnésie collective. Au cœur de la pratique de l'oubli⁴ réside une cécité, un mur perceptif de la

Pole » du *National Geographic Society* (janvier 1990), qui réhabilite la plausibilité de la thèse de Peary et Henson sur la base de corroborations techniques qui n'existaient pas à l'époque, comme la rectification photogrammétrique, qui fut comparée aux mesures de profondeur des fonds marins relevées par Peary en 1909.

3. Lors de la Conférence circumpolaire inuite de 1977, le terme « Esquimau » est définitivement rejeté pour celui d'« Inuit », d'usage vernaculaire, pour désigner l'ensemble des populations natives de ces régions. Il paraît peu probable que le terme « Esquimau » soit issu de la langue des Indiens algonquins, signifiant « ceux qui mangent de la viande crue ». Il reste que c'est une désignation exogène qui impose le stigmate d'une assignation identitaire.

4. Le public anglophone est mieux informé. D'abord en raison d'une mobilisation portée par des personnalités issues de la communauté noire, tel le docteur Allen Counter de l'université Harvard, Herbert Frisby, second explorateur noir à fouler le pôle, ou encore d'autres soucieux de rétablir la vérité comme l'amiral Donald Mac-Millan. Aussi, sous l'impulsion des mouvements des droits civiques, Henson devient



couleur qui, pour être exorbitant en ce qu'il érige fantastiquement une réalité qui exile les «Noirs» et les «Sauvages», n'en demeure pas moins vulnérable à la critique lorsque les absents de l'histoire s'arment des arguments de l'«exceptionnalité occidentale» pour la confondre dans les faits. Il faudra un siècle pour que ce mur perceptif de la couleur, lézardé de failles, finisse par s'effondrer, ce qui le rend d'autant plus d'actualité qu'aujourd'hui les grands bâtisseurs de ces murs idéologiques se recrutent de tous bords. Ainsi, les biographies croisées de Matthew Henson et de Robert Peary, outre l'intérêt qu'elles recèlent pour les passionnés d'exploration arctique, éclairent un pan entier de l'histoire contemporaine, celle qui amorce de loin l'agonie des empires coloniaux et le déclin des entreprises expéditionnaires dont participe alors la «découverte» des pôles septentrional et austral. Elles préludent aussi, malheureusement, à ce qu'est en train de devenir la «race» comme projet politique d'émancipation, la réduction du sujet à son obsessionnelle visibilité épidermique.

**«Servant» ou «explorateur»: les vicissitudes d'un «Noir»
entre l'abolition de l'esclavage et les lois Jim Crow**

Comment faire cette «histoire hérétique» (Rancière, 1993, p. 177) d'où pourrait sourdre la parole des oubliés tout en prenant «la mesure des difficultés qui surgissent entre l'interprétation et la quête de la vérité en histoire» (Ricœur, 2000, p. 440)? Lire le silence du passé depuis nos sociétés démocratiques dissimule un piège. L'avènement d'un espace public, que les nouvelles technologies de l'information donnent l'impression de démultiplier, nous fait oublier les fortes contraintes politiques que certaines époques font peser sur la liberté d'expression. Pour trouver à s'exprimer dans un livre, sous certains régimes oppressifs, la pensée doit savoir exposer ses idées sans prêter le flanc à la censure, voire à la persécution. La pression exercée par le pouvoir politique oblige parfois à des effets de distorsion de l'écriture, déployée en arcanes et détours afin de ne pas froisser l'idéologie dominante. C'est pourquoi, au moment d'apprécier la teneur d'une pensée d'une autre époque, il faut s'armer d'une clé de lecture paradoxale: l'auteur peut vouloir dire autre chose que ce qu'il

une figure de proue des revendications d'égalité qui donnent lieu à une bande dessinée et des dessins animés. Les milieux scientifiques spécialisés s'y intéressent, comme dans l'encyclopédie de William Mills (Mills, 2003), où Henson est introduit comme «codécouvreur» du pôle Nord.

écrit afin de tromper le lecteur pressé. Cela oblige à lire entre les lignes⁵. Cela est d'autant plus impérieux en contexte ségrégationniste que la loi légalise la discrimination dans le domaine du droit privé, dont ressortissent par exemple les contrats. À l'appui de ces dispositifs, le premier cycliste international noir, Major Taylor, surnommé le «Noir volant», est empêché de concourir à certaines courses en raison des refus répétés que lui opposent les fédérations américaines du cyclisme – le cyclisme est l'un des sports favoris en cette fin de XIX^e siècle. Lire entre les lignes relève donc d'un impératif méthodologique lorsque l'auteur a publié sous un régime dont il ne devait pas froisser l'idéologie dominante. Or, la publication en 1912 du *Journal d'un explorateur noir au pôle Nord* [*A Negro Explorer at the North Pole. The Autobiography of Matthew Henson*] fait de la présence de Henson aux côtés de Peary une épreuve contre-factuelle des théories racistes de son époque sur la supposée inaptitude congénitale des Noirs dans l'exploration arctique, faisant caisse de résonance avec la vie de Major Taylor pour le cyclisme et de Jack Johnson pour la boxe. J'y reviendrai. Mais nous voilà au seuil d'une difficulté, car à la lecture du journal de Henson l'omission du contexte ségrégationniste est plus que déroutante. Elle embarrasse. Le lecteur d'aujourd'hui, s'il n'est pas averti, passera devant les détails insignifiants dont Henson a patiemment jalonné son texte au milieu des péripéties polaires sans s'aviser de sa secrète critique du régime ségrégationniste.

Sortir ce journal de l'oubli ne peut donc pas se faire uniquement grâce à une analyse littéraire interne (ce que je fais aussi), mais en le traitant comme un objet culturel. Car les livres ne sont pas les véhicules inertes de la pensée d'un auteur. Ce sont avant tout des objets qui supposent une société qui les produit à la chaîne et un marché dont le lectorat est avide de récits d'aventures. En effet, le contexte de parution de cet ouvrage est celui du «vaste réseau de collaborateurs indigènes» au centre de l'anthropologie de Franz Boas (Blackhawk & Wilner, 2018, p. x). Franz Boas (1858-1942) est considéré comme le père fondateur de l'anthropologie sociale et culturelle américaine. Le réseau à l'entour duquel cette nouvelle discipline scientifique s'institue fait jouer un système de places si contraignant qu'il n'est pas possible pour un Noir de se lever un matin et de décider souverainement

5. L'auteur qui a soutenu cette thèse avec le plus de génie est le philosophe Léo Strauss dans *La persécution et l'art d'écrire* (Léo Strauss, 2003). L'ouvrage invite à pratiquer autrement la lecture d'un auteur lorsque sa pensée ne peut se déployer librement sans souffrir de la persécution de la société dont il est le contemporain.

de devenir explorateur. Partant, si l'exploration géographique et anthropologique se polarise autour de quelques groupes inuits et de Matthew Henson, pour ce qui touche à l'extrême nord groenlandais, véritable marchepied de la voie menant au pôle, la situation est si incongrue pour les contemporains qu'elle appelle une explication à la mesure du vertige que représente pour les mentalités de l'époque un « Noir » au sommet de la terre. Toujours, les récits fondateurs de l'anthropologie et de l'aventure arctique mettent au centre de l'action ou bien Franz Boas, ou bien Robert Peary. Ici, je veux faire un pas de côté : mettre d'abord en lumière cette nébuleuse boasienne dont le musée d'histoire naturelle de New York fut l'épicentre de cette fièvre exploratrice, puis exhumer la vision d'un « servant » noir enrôlé dans ces activités croisées de recherches anthropologiques et d'explorations. Pour ce faire, je compte tirer profit du journal d'exploration de Henson, tenu au jour le jour, afin de déployer un regard de biais par rapport aux habituelles célébrations qui vantent la témérité de l'homme sur la nature, que quelques rares pièces d'archives inédites permettent de corroborer.

*Prendre la mer : Baltimore et la culture de la navigation
chez les esclaves en fuite*

Matthew Henson naît le 6 juin 1866 à Charles County dans le Maryland. Durant la guerre civile, le Maryland est l'un des cinq États frontaliers qui ne font pas sécession à l'Union, tout en conservant une législation esclavagiste comparable en certains points à celle des Confédérés. Ainsi, la Proclamation de l'émancipation décrétée le 1^{er} janvier 1863 par Abraham Lincoln ne s'applique pas au Maryland, et ce jusqu'à l'adoption le 6 décembre 1865 du XIII^e amendement, qui abolit l'esclavage. Bien que né libre, Henson affronte un climat social et juridique guère favorable à l'égalité des Noirs. Les lois Jim Crow font entrer les États-Unis dans l'ère ségrégationniste dont le point d'aboutissement idéologique se condense dans l'arrêt de la Cour suprême *Plessis vs Ferguson* qui, en 1896, unifie au niveau fédéral la doctrine « *separate but equal* ». Jim Crow n'est pas l'homme politique qui donne son nom aux lois ségrégationnistes. Il est le personnage d'une chanson que joue, au moins depuis 1828, le comédien ménestrel de blackface Thomas D. Rice, durant les entractes de pièces de théâtre. Il se déguise et se met du charbon sur le visage pour feindre d'être un Noir dont le comportement, volontairement risible, popularise l'idée d'une fainéantise congénitale du « Noir ». Le spectacle de ménestrel devient un succès, et le genre se

développe alors sous le nom de *minstrel show*, un spectacle dans lequel des acteurs blancs singent les Noirs. Jim Crow devient par la suite une épithète raciale d'usage commun pour dénigrer les Noirs. Par un jeu de glissements sémantiques, il finit par désigner les lois qui oppriment les Noirs. Gardons toutefois en tête qu'à ses débuts, ce spectacle d'origine populaire, et à destination des ouvriers, des maraîchers, des marins, des bouchers, des ciseleurs et autres travailleurs des ports, était au cœur d'une « alliance interraciale » (Lhamon, 2021, p. 189). Loin de se moquer des Noirs, ce spectacle tout empreint d'autodérision subvertissait les codes d'une culture noire de la contestation, afin de se donner les symboles d'une difficile expérience de la liberté que le capitalisme industriel mettait à mal en plongeant dans la misère toute une frange de la population blanche des ports atlantiques. C'est au contact de ce monde mixte des ports que Henson va sentir souffler un vent de liberté.

Matthew Henson devient orphelin à l'âge de 8 ans suite à l'accident agricole mortel de son père. Sa mère était décédée quelques années plus tôt. Il reste trois années avec sa belle-mère Nellie avant de fuir le travail harassant des plantations de tabac. En milieu rural, les conditions matérielles d'existence des métayers relèvent de la subsistance. Pour y pallier, Nellie se prostitue occasionnellement. La prostitution draine beaucoup d'hommes de passage. Dans les récits que narrent ces visiteurs, le jeune Henson glane l'existence d'une vie meilleure en ville. La ville est un véritable *lieu* au sens rhétorique du terme. La ville symbolise l'espoir d'une vie meilleure que l'émergence des communautés noires dans les centres urbains favorise sous le feu de l'industrie florissante. Dans l'imaginaire collectif, la ville polarise toutes les espérances.

Qu'un « servant » noir puisse devenir, en pleine ère ségrégationniste, le levier du savoir anthropologique, a quelque chose du cas limite que j'évoquais plus haut. La trajectoire singulière de Henson met en exergue le rôle charnière des auxiliaires de recherche. En outre, la condition d'« esclave sans maître » (Berlin, 1981) est au cœur de la spirale oppressive de l'« impérialisme domestique » des États-Unis (Cleland, 2013). Les États-Unis ont ceci de particulier que ceux qui présidèrent à la naissance de la Nation la construisirent dans le rejet des Indiens et des Noirs comme élément constitutif des destinées du pays, d'où l'expression d'« impérialisme domestique » afin d'insister sur le fait que cet esprit de conquête se fit presque toujours dans le même geste d'éviction des Indiens et des Noirs de la communauté politique. Cette dénégation des droits et des libertés politiques pour les Indiens et les Noirs parut

**JOURNAL D'UN EXPLORATEUR NOIR
AU PÔLE NORD**

PRÉFACE
(1912)

Des amis de la découverte et de l'exploration polaires, rencontrés au gré de contacts et de correspondances épistolaires, ont été grandement intrigués par le fait qu'un homme de couleur soit non seulement le membre effectif d'une expédition arctique sérieuse, avec à son compte de nombreux essais sur plus de vingt années durant lesquelles il montra son endurance à y surmonter les conditions et le travail éreintants, mais qu'en plus il puisse y prendre du plaisir.

L'exemple et l'expérience de Matthew Henson, membre d'entre toutes mes expéditions arctiques depuis 1891 (mon voyage entrepris en 1886 le fut avant que je ne le connaisse), ne sont qu'une autre illustration du fait que la race, la couleur, l'éducation ou encore l'environnement compte pour peu à côté d'un cœur déterminé par le soutien et l'aide de l'intelligence. Henson démontra son aptitude par un long et minutieux apprentissage. Sa participation à la victoire finale est une distinction à créditer au compte de sa race. Maintenant, la bannière étoilée flotte sur le pôle Nord, une récompense internationale qui vient couronner presque quatre siècles d'effort.

Je contactai Charles W. Anderson, percepteur des revenus internes, pour présider le dîner qui fut donné à New York en octobre 1909 en l'honneur de Henson afin de lui remettre, de la part de ses admirateurs, une montre et une chaîne en or :

Je vous félicite ainsi que votre race sur laquelle vous présidez...

Il serait superflu de s'étendre sur Henson dans cette introduction. Son labeur au pôle a déjà plaidé en sa faveur. Ce livre parlera de lui-même et pour lui. Néanmoins, deux points qui se trouvent directement connectés avec son travail peuvent être notés. Henson, fils des tropiques, a prouvé au fil des ans son habilité à soutenir l'exposition aux conditions tropicales, tempérées ainsi qu'au plus glacial des climats, tandis qu'il est bien connu que les habitants les plus septentrionaux, bien qu'endurcis par la sévérité de leur climat, succombent fréquemment aux caprices d'un climat tempéré.

La question se présente ainsi : « Est-ce une différence de constitution physique ou bien cérébrale logée dans la force de la volonté, ou encore, la différence réside-t-elle dans les conditions climatiques elles-mêmes ? » N'est-ce pas encore un fait intéressant dans l'ultime conquête du « prix des siècles » que non seulement les individus, mais les races soient représentées. En cet amer et brillant jour d'avril 1909, quand la bannière étoilée flottait au-dessus du pôle Nord, les Caucasiens, les Éthiopiens et les Mongols se tenaient côte à côte au sommet de la terre dans un harmonieux compagnonnage issu d'un dur labeur, du danger et de l'engagement dans un projet commun¹.

Robert E. Peary,
Washington,
décembre 1911.

1. Le ton très positif à l'endroit de Henson et de sa « race » ne doit pas masquer l'enjeu du livre. En pleine polémique avec Cook qui revendique la primauté de la découverte, il faut gagner l'opinion publique. Peary n'a d'autre solution que de saper les fondements de la théorie qui pose l'inégalité foncière des « races ». La prétendue incapacité congéniale des Noirs discrédite son récit de la découverte. Toutefois, cette réhabilitation des « Éthiopiens » reste sur le plan des idées. Il n'engage aucune procédure pour aider Henson à conquérir sur le plan matériel les fruits de ce « compagnonnage ». À ce propos, voir, l'introduction de Booker T. Washington en page suivante.

INTRODUCTION

L'une des premières questions à laquelle le commandant Peary dû répondre lorsqu'il revint avec succès de sa longue et patiente bataille du pôle Nord, fut d'expliquer comment en dehors des quatre Esquimaux, Matt Henson, un Noir, put être le seul homme digne de l'accompagner pour l'assaut final. À n'en pas douter, la question suggérait qu'il était tout naturel que les positions de la plus haute responsabilité et les honneurs d'une telle expédition reviennent automatiquement aux hommes blancs plutôt qu'au Noir de l'équipe. À cette question, pourtant, le commandant Peary répondit en substance :

Matthew Henson, mon assistant noir, a toujours été avec moi depuis mon second voyage au Nicaragua en 1887 à un titre ou à un autre. Sans souffrir la moindre exception en dehors de ma première expédition, je l'ai pris dans chacune d'elle et tout particulièrement lors de chacun de mes voyages à traîneaux les plus lointains. Premièrement, il lui a été donné ce poste en raison de son adaptabilité et de son aptitude au travail et deuxièmement pour sa loyauté. Il est un excellent conducteur d'attelage et est capable de diriger un traîneau bien mieux que n'importe quel autre homme vivant, à l'exception peut-être des meilleurs chasseurs esquimaux eux-mêmes.

Bref, Matthew Henson tint et tient toujours les honneurs au côté du commandant Peary dans l'histoire de l'expédition qui parvint finalement à localiser la position du Pôle parce qu'il fut le meilleur homme pour l'accomplir. Durant vingt-trois années de loyaux services, il sut se rendre indispensable. De la situation de serviteur, il se hissa à celle d'assistant et enfin de compagnon de l'une des tâches les plus dangereuses et difficiles jamais entreprises par des hommes. Au summum de l'adversité, quand le danger et la difficulté étaient à leur paroxysme, le commandant voulait à ses

côtés l'homme sur lequel il pouvait avoir une confiance absolue du fait de son habileté et de sa loyauté, tant et si bien que lorsqu'il s'avéra être plutôt noir que blanc, le commandant ne fut pas plus désireux d'accepter ses services qu'il ne fut assez généreux pour le reconnaître. Il semble n'y avoir jamais eu dans l'esprit du commandant Peary le moindre doute concernant la participation de Henson à l'expédition.

Matt Henson naquit le 8 août 1866 à Charles County, dans le Maryland. Il commença sa vie comme garçon de cabine sur un bateau à vapeur au long cours et, avant qu'il ne rencontre le commandant Peary, il était déjà allé en Chine. Il n'était âgé que de dix-huit ans lorsque le commandant Peary, dont il fit la rencontre, lui donna sa chance. Les vingt-trois années durant lesquelles il accompagna avec l'explorateur ne furent pas seulement l'opportunité de se perfectionner au contact des livres, mais aussi un bon moyen d'acquérir un savoir-faire indispensable à la vie quotidienne d'une expédition dans le monde sauvage des glaces polaires. Il fut tantôt forgeron, charpentier et cuisinier. Il avait une parfaite connaissance de la vie, des coutumes et du langage esquimaux. Il construisit lui-même les traîneaux avec lesquels le trajet jusqu'au pôle fut avalé avec succès. Il n'était pas simplement capable de conduire une équipe de chiens de traîneaux ou de façonner la peau d'un renne avec l'habileté d'un indigène, mais il avait aussi la trempe d'un navigateur. À cet égard, monsieur Henson ne fut pas moins digne de confiance que le membre le plus utile de l'expédition.

Il me vient que sur ce point Matthew Henson n'est pas le premier homme de couleur qui, grâce à sa fidélité et sa dévotion, fut un compagnon de confiance des hommes qui explorèrent et ouvrirent le continent de l'Occident. Même en un temps où le Noir ne disposait que de peu, voire d'aucune opportunité pour montrer sa capacité de leader, il s'avéra au moins être un suiveur exceptionnel, surtout quand on sait qu'il y eut peu de grandes aventures où l'homme blanc américain ne fut accompagné par un homme de couleur. Presque tous les explorateurs espagnols de la première heure furent accompagnés par des Noirs. On avance que le premier bateau d'Amérique fut construit par les esclaves de Vázquez de Ayllón qui tenta d'installer un foyer de peuplement à l'endroit où plus tard Jamestown naquit en Virginie. Balboa fut assisté de trente Noirs dans la construction du premier vaisseau de la côte Pacifique. Trois cents esclaves furent apportés par le conquérant de Mexico, Hernán Cortés, tandis que la ville de Santiago del Principe passe pour avoir été fondée par les esclaves noirs qui se rebellèrent par la suite contre leurs maîtres.

De ces histoires des premiers explorateurs noirs nous n'avons, en dehors du Noir Estevan, ou «Petit Steve», qui fut le guide et le leader de la quête des sept cités fabuleuses, rien moins que de vagues comptes rendus qui nous ont été légués. Maintenant qu'une race s'affranchit de l'esclavage et apprend pour la première fois à construire pour elle des maisons, des églises, des écoles; à créer des banques, à organiser des compagnies d'assurance, à ériger des manufactures de plantations, à fonder des hôpitaux; une race qui pour la première fois fait des choses fondamentales et dont l'histoire se présente devant plutôt que derrière elle; une telle race a besoin dans de telles conditions, aussi bien pour son propre encouragement que pour justifier les espoirs de ses amis, d'enregistrer les membres de sa race qui ont fait partie d'une quelconque entreprise favorable à l'avancement de l'histoire.

Pour cette raison et pour bien d'autres, pour le sort de ma race comme pour la vérité historique, je suis heureux et fier d'accueillir le recueil d'une aventure dont l'homme a non seulement honoré la race dont il est le membre, mais a encore prouvé que le courage, la fidélité et l'habileté sont honorés et récompensés sous une peau noire aussi bien que sous une peau blanche.

Booker T. Washington,
Tuskegee Normal and Industrial Institute.

**Les premières années : l'écolier, le garçon de cabine,
le marin, et le serviteur du lieutenant Peary
Les premiers séjours en Arctique**

Quand la nouvelle de la découverte du pôle Nord par le commandant Robert Peary parvint au monde, un honorable citoyen de la ville de New York, versé dans les affaires du Peary Arctic Club, indiqua être sûr que Matthew A. Henson devait se tenir à ses côtés ce jour-là. Peu de gens connaissaient Henson ou encore la raison pour laquelle ce gentleman le mentionnait. Quand il lui fut demandé d'expliquer sa certitude, il précisa que la majeure partie des vingt dernières années, dédiées par le commandant Peary au travail arctique, fut souvent entreprise en compagnie de son unique et fidèle compagnon Matthew Henson. Aujourd'hui, le commandant Peary, ainsi que son travail et son succès, est l'objet d'une connaissance plus générale tandis qu'une compréhension vague entoure le fait que son seul compagnon du monde civilisé, alors qu'il se tenait au pôle Nord, était l'homme de couleur Matthew Henson. À dessein de satisfaire une curiosité parfaitement naturelle, j'ai entrepris d'écrire une brève autobiographie qui privilégierait la restitution de mon travail arctique.

Je naquis à Charles County dans le Maryland le 8 août 1866, sur les bords de la rivière Potomac, à environ 70 km au sud de Washington D.C. L'époque de l'esclavage était définitivement révolue quand je vins au monde. D'ailleurs, mes deux parents me précédèrent en naissant tous deux libres et dans les veines de ma mère coulait du sang blanc. À un âge précoce, mes parents furent incités à quitter le comté pour s'installer à Washington. Ma mère décéda lors de

ma septième année. Sous la charge de mon oncle, je fus envoyé à l'école N Street que je fréquentai durant six années. Après avoir quitté l'école, j'allais à Baltimore (Maryland) où j'embarquai en tant que garçon de cabine sur un vaisseau à destination de la Chine. À la suite de mon premier voyage, je devins un marin accompli et, durant quatre années, je voguais en mer jusqu'en Chine, au Japon, à Manille, en Afrique du Nord, en Espagne, en France et au sud de la Russie en passant par la mer Noire.

Alors que j'étais à Washington en 1888, j'attirais pour la première fois l'attention de Robert Peary, à l'époque lieutenant ingénieur pour la Marine des États-Unis, dont les qualités reconnues par l'instinct de ma race me motivèrent à le servir. Je l'accompagnai comme serviteur au Nicaragua et je fus son messenger à la League Island Navy Yard. Dès le début de sa seconde expédition dans les régions arctiques, en 1891, je fus membre d'entre toutes au rang d'assistant, un terme qui couvre une multitude de devoirs, d'habiletés et de responsabilités.

L'histoire qui suit narre la dernière expédition accomplie avec succès par le Peary Arctic Club sur la base des notes prises aux différents moments qui aboutirent à la découverte du pôle Nord. Durant mon dernier voyage, je me suis efforcé d'assurer les entrées de mon carnet de bord à un rythme journalier, ce qui s'avéra relativement aisé à bord lorsque nous mîmes le cap pour le nord ou encore durant les quartiers d'été à cap Sheridan. Alors que la tâche fut impossible en manœuvre sur le terrain en raison de la constante nécessité de mobiliser son attention sur les véritables missions de l'expédition. Les entrées relatives à l'enregistrement des températures et aux estimations des distances parcourues furent quotidiennes et, lorsque des observations solaires étaient relevées, elles furent toujours soigneusement notées. Alors que nous étions sur la glace, plusieurs opportunités se présentèrent pour compléter les brèves entrées, tout particulièrement lors des six jours de retard forcés au niveau du *Grand couloir* au 84° N, et les douze heures qui précédèrent le retour du capitaine Bartlett au 87° 47' N, ainsi que les trente-trois heures passées au pôle Nord tandis que le commandant Peary déterminait avec certitude sa position¹. Durant notre retour du pôle au cap Columbia, nous fûmes si pressés par la suprême nécessité d'accélérer que l'idée d'enregistrer cette partie du voyage ne me traversa pas l'esprit; celle-ci fut écrite à bord lorsque nous attendîmes des conditions plus favorables pour prendre la mer vers le pays.

1. L'annexe 1 reproduit la note de bas de page du livre *The North Pole* dans laquelle Robert Peary explique la procédure des mesures d'élévation du soleil et de latitude.

C'est en juin 1891 que je débutai mon premier voyage dans les régions arctiques en tant que membre de ce qui fut plus tard connu comme *L'expédition du Nord Groenland*. Outre madame Peary qui accompagnait son époux, l'expédition comptait parmi elle des membres tels que le docteur Frederick A. Cook de Brooklyn (New York), monsieur Langdon Gibson de Flushing (New York), et monsieur Eivind Astrup de Chrisiania (Norvège), qui eurent l'honneur d'être les compagnons du commandant Peary dans la première traversée du Nord Groenland, au point qu'un Esquimau de cap York, si épris de Peary, nomma son fils à sa suite. C'est durant ce voyage que Peary se cassa la jambe.

Monsieur John M. Verhoeff, un jeune fidèle du Kentucky, était aussi un membre enthousiaste de la partie. Quand l'expédition fût prête à prendre la mer l'été suivant, il perdit la vie en tombant dans la crevasse d'un glacier. On ne retrouva jamais son corps. De la première à la dernière expédition de Peary, les succès furent toujours gâchés par des tragédies. Lors de la dernière expédition, en revenant de la position la plus septentrionale jamais atteinte par d'autres explorateurs à l'exception de la nôtre, le professeur Ross G. Marvin de l'université Cornell disparut noyé dans l'océan Arctique. Verhoeff et Marvin étaient tous deux de bons amis dont je respecte et vénère la mémoire.

Les impressions occasionnées par ma première visite au pays des neiges et des glaces furent naturellement les plus durables, car, dans les années qui suivirent, je devais de mieux en mieux apprendre qu'à défaut d'être une partie de plaisir, une telle vie était tout ce qu'il y a de plus primitif. Comme les scientifiques le remarquaient, j'étais sur le point de vivre avec un peuple resté à l'âge de pierre, dont la forme de vie la plus primaire devait me faire régresser à ce stade par bonds et à-coups, puis m'en faire émerger soudainement par les mêmes moyens. À maintes reprises durant une période couvrant plus de douze mois parmi mes compagnons les Esquimaux, j'ai été quasiment l'un d'eux, un véritable Esquimau, parlant leur langue, portant leurs habits, logeant dans le même type de tanière, mangeant la même nourriture, jouissant de leurs plaisirs et partageant fréquemment leurs peines. J'ai été amené à aimer ces gens. Je connais chacun des hommes, des femmes et des enfants de leur tribu. Ils sont mes amis et me regardent réciproquement comme l'un des leurs.

Après mon premier retour à la civilisation, j'allais revenir par sept fois dans la sauvage contrée des roches et des glaces. Ce fut en juin 1893 que j'embarquai à nouveau avec le commandant Peary et son équipe à bord du *Falcon*, un navire plus large que le *Kite* dont nous avons fait usage durant nos précédentes expéditions.

L'équipement plus complet inclut des mules du Colorado qui, pour n'avoir pas rempli convenablement le travail auquel on les destinait sur la banquise, servirent de garde-manger aux chiens. En effet, dès le début, les chiens firent de l'existence de ces pauvres bêtes un fardeau. Madame Peary fut encore de l'aventure, ainsi que la demoiselle Cross en qualité de bonne et d'infirmière. Au cours de ce voyage, j'adoptai le garçon esquimau Kudlooktoo, dont la mère récemment décédée le fit orphelin au moment où nous arrivâmes aux Falaises rouges. Après qu'il fut nettoyé et frotté par mes soins, ses longs cheveux coupés court et ses sales vêtements gras en peau et en fourrure brûlés, un nouveau costume fait de bricoles collectées de diverses armoires du bateau en fit un jeune américain présentable. J'étais fier de lui et lui de moi. Il apprit l'anglais et dormit sous ma couchette.

Bien qu'en plus grand nombre par rapport à la précédente, cette expédition ne fut rien d'autre qu'un échec au regard des piètres résultats imputables aux conditions climatiques difficiles. La saison suivante, toute l'expédition en dehors du commandant Peary, de Hugh J. Lee et de moi-même, s'en retourna aux États-Unis. Parmi ceux qui partirent il y en eut deux qui n'étaient pas venus avec nous dans le Grand Nord. Mademoiselle Marie Ahnighito Peary, alors âgée d'environ dix mois, vit pour la première fois la lumière du jour le 12 septembre de l'année précédente à Anniversary Lodge. Elle fut remise à des parents dans le Sud. Madame Peary prit également avec elle une jeune fille esquimaude, plus connue parmi nous sous le nom de *mademoiselle Bill*, et la garda presque une année jusqu'à ce qu'elle lui permette gracieusement de retourner au Groenland auprès de son peuple. Mademoiselle Bill est aujourd'hui une adulte par trois fois mariée et veuve par désertion plutôt que par décès. Elle est connue dans son peuple comme la *Terreur sacrée*. Je ne sais pas pourquoi bien que j'en soupçonne les raisons.

La mémoire des hivers 1894 et 1895, ainsi que celle de l'été suivant, ne me quittera jamais. Les événements du voyage au 87°6'N en 1906 et la découverte du pôle Nord en 1909 sont irrémédiablement imprimés dans mon esprit. Mais la remémoration de la longue course de 1895, semée de mort à travers les 720 km sur la banquise du Nord Groenland en compagnie du commandant Peary et de Hugh Lee, est encore la plus vive. Pendant des semaines et des semaines, à travers les étendues sauvages apparemment sans fin de la banquise du Nord Groenland, je marchai avec Peary et Lee de la baie de l'Indépendance et par-delà celle-ci jusqu'à Anniversary Lodge. Nous commençâmes le 1^{er} avril 1895 avec trois traîneaux et trente-sept chiens en vue de déterminer avec certitude la limite nord-est du Groenland. Nous atteignîmes la calotte glaciaire au-delà

des terres nordiques, mais la condition du pays ne nous permit pas une exploration plus avant, et, après avoir abattu quelques bœufs musqués, nous entamâmes le 1^{er} juin notre chemin de retour. Nous n'avions alors plus qu'un traîneau et neuf chiens.

Le destroyer *Grim* fut notre indéfectible compagnon et il fallut plusieurs mois avant que je ne récupère de cette bataille. Quand je quittai mon foyer, ainsi que notre pays béni par le Seigneur, à bord du bon vieux *Kite* le mois de septembre suivant, ce fut avec la plus ferme résolution de ne plus jamais revivre ça! À jamais! Ne jamais plus quitter mon heureuse demeure installée sur de chaleureuses terres. Néanmoins, l'été suivant j'étais de nouveau sur les traces du Grand Nord avec le commandant Peary. Je l'aidais à atteindre les trois énormes météorites qu'il découvrit avec Lee durant l'hiver 1894-1895 afin de les ramener à New York. Les deux météorites, respectivement nommées *La femme* et *Le chien*, furent trouvées avec relativement d'aisance. Le travail préalable de sécurisation de la météorite de 70 tonnes, *La tente*, fut exécuté en sorte que l'été suivant je me retrouvais sans surprise au Groenland bien qu'elle ne fût pas ramenée cette saison. Il est de notoriété que la caractéristique majeure du commandant Peary est la persévérance, dont le mariage à la détermination est le secret de son succès. L'été suivant, en 1897, il était encore sur l'île à la poursuite de son trophée qu'il parvint cette fois à rapporter en toute sécurité à New York, où il repose désormais à l'American Museum of Natural History. J'étais comme d'habitude membre de l'équipe et lorsque je pense au dur labeur que nécessita le chargement du monstre à bord du *Hope*, j'en ai encore mal au dos.

Durant ce voyage, le commandant Peary annonça son intention de découvrir le pôle Nord et les années suivantes, de 1898 à 1902, furent passées sur l'Arctique. En 1900, le record américain de la limite nord, tenu par Lockwood et Brainard, fut égalé puis dépassé; leur cairn visité et leur compte rendu déplacé². Le 21 avril 1902, Peary réalisa un nouveau record américain jusqu'au 84°17'N après avoir stoppé la progression à cause d'un manque de provisions et un large couloir d'eau ouvert sur plus de 1 km. Le genre de couloirs d'eau avec lesquels j'ai depuis appris à me familiariser. Nous les avons nommés différemment à maintes reprises, mais ce phénomène est mieux connu sous le nom de *Grand couloir*. Poursuivre au nord-est largement tributaire de sa rencontre. Il est situé à quelques kilomètres au nord du 84^e parallèle et passe pour

2. Il est d'usage de dresser un cairn dans lequel est déposé un compte rendu, de nature variable, ne mentionnant parfois que le nom des explorateurs et la date, afin de faire la preuve du passage de l'expédition.

marquer la plaque continentale des terres qui gisent dans l'hémisphère nord³.

Durant quatre années de 1898 à 1902, entièrement passées dans les régions du Nord Groenland, à l'exception de la mort que nous avons pourtant frôlée plus d'une fois, nous rencontrâmes tout ce que nos devanciers purent traverser. Nous dûmes également faire face à des expériences inédites. En janvier 1899, le commandant Peary gela si gravement ses orteils qu'il n'en conserva qu'un seul⁴. De retour en 1902, bien que le commandant Peary retardât de trois années son nouvel assaut du pôle, il ne s'endormit pas sur ses lauriers pour autant. Il préparait le lancement de l'expédition finale, qu'il espérait ravir avec un franc succès. Et en juillet 1909, nous mîmes les voiles en direction du pôle, à bord du vaisseau le *Roosevelt* nouvellement construit. En septembre, le *Roosevelt* atteignit à l'aide de sa seule propulsion le cap Sheridan à 82°27'N, un record inégalé parmi tous les navires à voile ou à vapeur.

Très tôt l'année suivante, la négociation de l'océan Arctique commença comme il se doit avec des hommes, des traîneaux et des chiens. L'équipe comprenait vingt-six hommes, vingt traîneaux et cent trente chiens. Ce fut un hiver clément et un printemps précoce, des conditions autrement favorables dans une autre partie du monde, mais fortement indésirables pour nous sur la côte nord du Groenland. La couche de glace commençait à trop se désintégrer pour faire l'affaire. Mais nous continuâmes, et si ce n'eût été de furieuses tempêtes qui forcèrent à ralentir et à perdre de précieux jours, nous eûmes atteint le pôle. Le commandant Peary et son équipe firent malgré tout tomber tous les records en atteignant le 87°6'N, et, en dépit d'incroyables privations, la faim et le froid, l'équipe revint au complet à bord d'un *Roosevelt* quelque peu endommagé par un périple éprouvant, mais entier pour amarrer au port de New York la veille de Noël. Bien que ce devait être sa dernière tentative, le commandant Peary, à peine débarqué chez lui, eût tôt fait d'annoncer son intention d'y retourner dans le but de

3. Le *Big Lead* est le point de rencontre entre la couche de glace continentale qui prend fin et la calotte glaciaire arctique qui ouvre la voie au pôle. En raison de la teneur saline de l'océan, les températures de solidification puis de gel sont légèrement inférieures au 0°C. La variabilité du taux de salinité, couplée à la radiation solaire, engendre une fragilisation de la compacité de la glace qui se disloque en son point le plus fragile. Ainsi, aux abords du 84°N, sur les franges de la glace continentale, une béance s'ouvre sous laquelle gît une eau glaciaire et sombre. C'est le *Grand couloir*.

4. La foulée humaine étant fortement liée à la transmission des forces mécaniques de la voûte plantaire aux orteils, les contradicteurs de Peary, dans le but d'invalider ses prétentions à la découverte du pôle, avancèrent que sa progression journalière était trop rapide au regard de ses mutilations.

remporter la victoire. Cependant, une année s'écoula et ce ne fut pas avant le 6 juillet 1909 que le *Roosevelt* mouilla de nouveau avec les vœux du Président, en l'honneur duquel le bateau fut nommé, et avec l'agrément d'une vitesse divine. Le récit de ce voyage et l'histoire de la découverte du pôle Nord suivent dans ces pages. Les âges de la crainte mystérieuse du pôle Nord sont aujourd'hui clos et gisent pour toujours sous les auspices de la gloire.